

Bibliothèque numérique

medic@

**La Brosse, Guy de. Advis défensif du
Jardin royal, des plantes medecinales
à Paris.**

*[Lieu de publication inconnu] : [éditeur inconnu],
[vers 162.].*

Cote : BIU Santé Pharmacie RES 11957 (5)



ADVIS DEFENSIF du Jardin Royal, des Plantes Medecinales à Paris.



E seroit vne tres-grande merueille, si le Jardin Royal des Plantes Medicinales que ie poursuis estoit bien receu par vn adueu general de tous les hommes, & que l'œuure de ses parterres ne trouuast du mespris en leur inefgalité. Quoy qu'il deuançe autant en vtilité tous les edifices qui l'ont precedé par le temps que la santé vaut mieux que toutes les richesses; il n'est pas pourtant aysé que tant de sentiments diuers concourent vnanimement à la recherche de ce qui est iustement louable; les belles & bonnes choses ne sont pas esgalement estimees d'vn chacun; l'enuie, la peste des amès, est trop puissante pour le permettre, principalement en la saison que nous respirons; où le prix & le merite ne sont en leurs sujets que pour souffrir la morsure; mesme de ceux qui veulent passer pour tres-sçauants & sages.

Mais encore que ie ne puisse acquerir la bonne grace de tous, suiuant ce dessein; ie ne laisseray pourtant

A.

d'en continuer la culture, & mes mains pour cela ne s'apresentiront à son travail: plustost encouragé par la difficulté, mes forces s'accroistront; des plus rudes labeurs se recueillent les plus riches moissons, & de surmonter les traueses naist la gloire. Voire quand ie serois si mol, que de me relascher au descry de ces Larues, ie pourrois estre redressé pour continuer ma route, connoissant que les vertus ont cela de propre, d'estre cheries des bons, & haïes des vicieux, & quelque eschet que l'on leur donne, de n'estre iamais terrassées. Et puis ayant pour appuy la charité du Roy, & pour but le restablissement des vegetaux en la Medecine; je peux esperer (Dieu benissant mon intention) que malgré ceux qui voudroient empescher le germe des plantes de ce Jardin, qu'il sera bien veu des vertueux, & fleurira au contentement des bonnes ames.

C'est pour produire trois biens au commerce de la vie, que la nonchalance laisse derriere. 1 L'instruction des apprentifs de la Medecine, mesme des plus auancez à la pratique, à la cognoissance des principaux outils de leur Art dès long temps negligez. 2 Que l'Art soit plus sincerement & facilement practiqué. 3 Et que les pauvres accablez de la necessité & des lagueurs, y trouvent charitablement secours à leur besoin.

Pour le premier, il n'y a personne qui ne sçache de quelle esperance est la Medecine, & ce que l'on attend de ses Professeurs: l'on ne peut ignorer que l'effect ne respond pas aux promesses, & que cela eschet, parce que les instrumens d'un Art si digne, sont pour la meilleure part inconnuez ou negligez. Car depuis que les

Arts liberaux & mechaniques ont esté esgalement traittez par des mains mercenaires, plus auides du gain que soigneuses d'illustrer ce qu'elles manioient, & qu'à la mode des anciens Methodics, contre l'opinion du prudent Hypocrates, l'on a estimé l'Art bref, & la vie assez longue pour parfaire dix Cours à l'acquisition de la Maistrise: le trauail sans gain present a esté mesprisé, tel que l'apprentissage continuel en la recherche des diuers sujets necessaires à l'Augmētation & à la gloire de l'Art. Plusieurs ont pēsé, puis que la Medecine se practiquoit tresfacilement, & avec grand profit, pour les artisans, par peu de plantes: que l'estude du surplus estoit inutil, & que ce n'estoit qu'une surcharge à leur Doctoralite, voire des Maistres de cette boutique ont osé soustenir que quatre vegetaux, chacun au plus haut degré de l'une des quatre differentes qualitez, estoiet suffisans pour remedier à toutes les indispositions du corps humain, fondant cette impertinente proposition sur la generale maxime, que les contraires sont gueris par leurs contraires, que les maladies prennent leurs causes pour la plus grande part de l'intemperie: qu'avec ces quatre extremes contraires l'on peut faire tout temperament, & des medicaments à toutes les infirmittez, que le reste est superflu. Veritablement la pensee en est belle & bien gentille, si elle se pouuoit accommoder à l'experience, & à la nature des choses. Mais elle en est si eslongnee, qu'elle paroist plustost vne caprice d'esprit, plus propre à destruire l'Art qu'à le perfectionner. Ce sont voix & paroles enfantees par des cerueaux alterez de trop longue lecture, ou ils s'amusent tant, qu'ils n'ont point d'es-

gard aux bonnes espreuues desquelles depend la Maistrise. Ils ne considerent pas, que quelque elegant que puisse estre le discours, & tel chatoüillement qu'il puisse donner aux faciles oreilles, que iamais il n'approchera de la douce satisfaction que reçoit vn malade par le remede qu'une main sagement artiste & guerissante luy applique. Au premier il ne faut que des liures, les esprits cajoleurs butinent aysément de belles fleurs dedas ces parterres, & des fruiçts semblables aux pommes croissans sur le bord du lac Asphaltite, belles dessus, & au dedans pleines d'une legere poussiere, pour lesquels ils pretendent meriter la couronne du laurier Apolinaire. Pour l'autre, il faut de bons effects: aussi la partie qui les donne, circonspecte, vigilante & laborieuse imite le figuier, elle les estalle sans apparat de langage, monstrât toute vertueuse que c'est avec raison que la iudicieuse experience l'emporte de haute lute sur la cajolerie. Mieux vaut vne seule experience (dit Auerrhoes) que plusieurs telles raisons, & qui desnie le sens, merite de bonnes peines sensibles. Toutesfois, comme il est plus aysé de viure à l'ombre & au repos qu'en continuel travail, aussi y a-t'il plus grand nombre de ces sçauans contemplatifs, que de laborieux aux mains crasseuses. ^a Galien, dont ils se disent enfans, les compare, apres Heraclides Tarentin, aux crieurs publics, lesquels reclamants quelque chose perduë, la remarquent par toutes ses circonstances, quoy qu'ils ne l'ayent oncques veuë, & auroient de la peine de la connoistre si elle estoit deuant eux. Vrais embaleurs des opinions d'autruy, philosophes par liures, & de forte sçauans, que s'il leur aduient

*a Liu. 6. ch.
pr. des simplis
medicamentis*

de prescrire quelque simple pour estaler leur suffisance, ls de mandent en Hyuer ceux que le seul Esté fournit, i& qui ne se peuuent garder seiches avec leurs vertus, comme la Morelle, le Pourpied, & telles autres; exposant ainsi leur doctrine à la censure des Apotiquaires, qui s'en mocquent.

C'est pour les oster de ceste raillerie, que ie desire estaller à leurs yeux des plantes de toutes cōditions, afin que conuiez à leur deuoir, par vne tant excellente occasion, ils viennent recognoistre ce qui perfectionne l'Art, & le rend recommandable. Ne leur estant plus necessaire d'aller visiter les montagnes, valees, campagnes, bois, prées & marests, pour cette necessaire estude: ils en pourront facilement prendre le loisir sans crainte des iniures de l'air, ny la perte de leur gain ordinaire. De la sorte l'apprentissage leur sera tant aysé, que s'ils le negligent, avec raison leur en pourra-t-on faire reproche. Non seulement ils rencontreront toutes les plantes que nostre climat pourra naturellement ou par art esleuer, mais encore vn Maistre pour leur monstrier. Personne ne s'y peut rendre expert par la seule lecture des liures, pour quelque assiduë qu'elle soit, mesme des meilleurs auteurs, ainsi l'asseure Mathiolo, il les faut (dit-il) voir & reuoir sur le pied, avec vn Maistre entendu & consommé en leur recherche, les contempler & gouster es diuerfes saisons de l'an & de leur aage.

Le second s'apperçoit par l'excellence des remedes, de la pratique du iourd'huy, lesquels sont escharsemēt compris en la saignee, au senné, & en quelque lauement de son, pour toutes maladies: de sorte que faute de meil-

a En son epistre sur le commentaire de Dioscoride.

leurs medicaments maintes perſonnes ſont conduites au tombeau : principalement de ceux que l'indultrie, avec vn long temps & certaines ſaiſons fourniffent, cōme les eaux diſtillées, les ſucs, les miues, les plantes entieres, les racines, les fleurs, les fruiçts, & les ſemences; ſans ceux que la docte curioſité & le ſoin des bons Maiftres y a adiouſtez, tels que les ſels, les eſſences, les eſprits brulans, & les acides. Car des vns la plus grande part des Apotiquaires voyant que la Medecine eſt reduite à la diſette des remedes, en font & gardent ſi peu, que l'on peut dire que ce ſont de pauvres boutiques. Pour les autres que les deſireux du bien ont trouuez, ils n'en veulent prendre la peine, ou ne les ſçauent pas preparer. Pour remede à ce deffaut, l'on les leur tiendra les vns & les autres fidellement accommodez, & toutes les plantes en vſage avec leurs parties, ſelon le Cathalogue que ie preſente, ſoit vertes en leurs ſaiſons, ou ſeches en autre conſtitution, apres auoir eſté cueillies en aage & temps conuenables, & ne donnera-ton les vnes pour les autres, eſuitant par ce moyen les maux que la pareſſe & l'ignorance cauſent, la Medecine ſera plus ſincèrement pratiquee.

Quant au troiſieſme, il eſt à la veuë de tous, que les pauvres artifans, dont les mains à peine leur portent le pain à la bouche, ne peuuent approcher les boutiques des Apotiquaires qu'à leur conſuſion. Ceux qui en ont eſprouué le couſt en apprehendent de forte la rencontre, qu'ils eſſifent pluſtoſt de hazarder leur vie, à la mercy du temps, que d'y chercher des remedes. Les drogues apportees des Indes & des autres parties du monde, ſont

de grand prix, telles medecines ne sont que pour les accommodés, & pour ceux qui mangent leur pain gras sous leur figuier, ou à l'ombre de leur oliuier, comme parlét les sainctes lettres de l'homme aysé. Il se peut faire que de la cherté de tels medicaméts est sortie la pensée de quelques anciens peu charitables; que la Medecine n'estoit que pour les seuls riches: ainsi le fils de perdition disoit que l'vnguent aromatique espanché sur le chef & aux pieds de son Maistre estoit trop precieux pour cet employ. Comme si Dieu auoit moins de soin de son image au sein du mendiant, qu'en celuy que la fortune caresse? Et comme si tant de plantes particulieres à nostre climat & zenit estoiet créées du Tout-puissant & produites par la sage Nature inutilement, ou pour les seuls riches? que les disetteux n'y eussent aucune part, & que l'vsage, s'ils le connoissoient leur en fust interdit par les opulents? Ce ne sont pas les herbes estrangeres, rares, & de grand coust qui recellét seules les principales vertus pour la guerison, il y en a telle foulee en la voye, mille fois plus efficacieuse, que celle que l'auare Marchand par l'esperance de son gain nous apporte de loin & nous sophistique. Plusieurs paysans le sçauent, & le bien qu'ils conferét de ces domestiques vegetaux aux pauures malades, faiét qu'ils hochent la teste sur les Medecins, & se rient des Apotiquaires. Sans courir l'vn & l'autre pole, ny visiter l'orient, & sans argent ils trouuent dedans nos campagnes, & sous leurs pieds, des plantes esgales en bonté, vertu, & effects aux plus efficacieuses de ces terres esloignées dont ils secourent l'indigent trouuillé de maladies. Mille infirmités, comme tignes,

galles, vlcères & autres langueurs, que la faleté, la difette, & vn mauuais soin leurs accueillent, y trouuent d'afseurez remedes : Mesme cette maladie tant ordinaire parmy les hommes, la Fiéure, & si inconnue en sa vraye cause, l'achoppement du Medecin luy estant ce que la quadrature du Cercle est au Mathematicien, & l'orportable au Chimique, y puise plus de remedes qu'és boutiques, ces simples medicaments leur seront enseignez, & gratuitement donnez.

*a Au liure des
Parab. des
medicaments
doctrine se-
sonde. Apho-
risme 15. a
23.*

Que si quelque charitable demandoit, quel secours pouuez vous donner aux pauures malades avec ces simples medicaments ? ie luy repartiray, par le sentiment d'Arnaud de Villeneufue, ^a que qui peut medicamenter de simples remedes, en vain ou par tromperie cherche-til les conposez. Car tant plus il entre de simples en vn medicamēt, & moins est-on certain de son effect. Ce n'est pas que quand la maladie est compliquee, qu'il ne faille vn remede de cette condition; mais il faut que ce soit par discretion & iugement; & puis la plus grande partie des maladies des pauures sont simples, leur difette ne permet pas que la crapule les leur augmente, & quand elles arriueroyent compliquees, l'on leur en peut donner vn bon aduis.

Mais quoy que ces choses soient veritables, & qu'il soit grandement necessaire d'y donner ordre, par l'establisement du Jardin Royal des plantes Medecinales, nos enuieux ne laisseront pas de ietter en auant trois puissantes obiections pour alentir les bonnes volontez de ceux qui approuueront nostre dessein, & diront,

Que la Medecine s'est bien & heureusement practi-
quee

quée dedans Paris depuis plusieurs siècles par de tres-doctes personnages sans vn tel lardin.

Que les plantes ne sont pas seuls remedes à toutes les indispositions: que les mineraux y ont grande part & y sont employez avec de tres heureux succès.

Et que quand bien elles y seroient seules vtiles, que pour cela ne se peuuét elles cultiuer icy comme és lieux chauds, ainsi qu'à Montpellier, & que les plus assurez remedes de cette part viennét des Indes où ils croissent.

Ces obiections sont tres-pressantes; les hastifs se jetteront facilement dedans leur party; parce qu'elles ont vne grande apparence: mais s'ils nous font la grace d'attendre nostre responce: je me fay croire qu'ils penseront tout autrement. Car à la premiere j'ay à dire, que si la Medecine auoit esté si excellemment pratiquée dedas Paris, qu'il s'enfuiuroit que ses professeurs seroient exempts de la honte de ce ridicul prouerbe, que les maladies terminées en ique leur font la nique: Et qui a du Bugle & du Sanicle fait au Medecin la nique. Si la Medecine estoit montée au fueil de sa gloire, par la doctrine de ces grands hommes & sans les plantes, tant d'infirmitez estimées de la vulgaire pratique incurables, seroient elles sans remedes? les pourroit-on en bonne conscience affirmer & voir de bien legeres maladies abandonnées par les plus sçauans de ces classes? Non assurément elle n'est à son dernier periode, ny en preceptes, ny en remedes, quoy que contre le bon sentimét d'Hypocrates, Galien ait eu opinion de l'auoir perfectionnée: quoy que disent encore ceux qui ont les bras croisez aux descouertes, elle n'a receu sa derniere touche,

B.

il y faut le trauail de beaucoup de tres-excellentes mains en la fuitte de plusieurs siecles, & mieux cultiuer les plantes que l'on n'a fait pour fournir à sa pratique. Car veritablemēt si toutes les plantes de nostre region estoiet conneuës & nommées par les vertus dont Dieu les a decorées, & que les Medecins les missent en vsage, la Medecine seroit bien en vn autre lustre qu'elle n'est pas, & les pauures malades plus fauorablement secourus. Et puis tous les grands Medecins des aages passez & du nostre, n'ont pas tous negligé cette belle estude; s'ils n'ont eu des Jardins Royaux pour fournir facilement à leur loüable curiosité, ils n'ont point apprehendé le trauail, laborieux qu'ils ont esté, ils ont cherché par tous les endroicts de la terre, où les a peu conduire la vigueur de leurs aages, les diuers vegetaux dont ils nous ont laissé les histoires. Tels ont esté Mathiole, Fusch, Monard, Lobele, Dodonée, Pena, Valere Corde, Castor Durand, Tragé, Leonicer, Turnicer, De l'Escluse, Gesner, Dalechamp, sans ceux qui n'ont eu le loisir de nous laisser par escript leurs trauaux: comme le feu sieur de la Riviere premier Medecin de Henry le Grand, tres-excellent en cette connoissance: j'ose aussi dire que feu mon pere, que Dieu absolue, n'y estoit point mediocrement entédu, son sçauoir a esté conneu dedans les Cours des Roys & des Princes, & par nôbre de gēs de bien: au sentimēt des plus doctes, il a esté iugé tres-bon Medecin & tres-bon Simpliste. Ainsi les plātes ont trouué de rares personages qui les ont cheries. Ainsi, dis-je, tousiours, la Medecine n'a esté dedans la disette des remedes au milieu de la mesme fertilité de tous les siecles passez,

comme elle est ores, elle n'a de tout temps esté renfermée de la doctrine des Ergotismes, ny si mal prattiquée qu'elle est maintenant, que l'on l'exerce à guise des habits, à la mode, & de sorte que l'on peut demander ainsi que cét Italien, le Seigneur tel est-il mort? ouy, a-t'il pris vn lauement? ouy, a-t'il esté saigné? ouy, a-t'il encore esté saigné de l'autre bras & son lauement reitéré? ouy, a-t'il esté saigné du pied droict? ouy, & puis du pied gauche, & pris des juleps par interuale? ouy, ô bien heureux, il est mort avec la methode de la Mode. Car la saignée est ordonnée de iour à autre, voire du soir au matin, comme les apofemes. La Medecine est bien tout autre chose que cét Art sanguinaire de la mode, elle a bien plus grande estenduië que des clisteres de son, & d'autres preceptes que ces subtilitez pedentesques dont elle est ores obcedée comme d'un furieux demon. La Nature sur laquelle elle est fondée est bien plus ample que ne la considerent ceux qui la veulent regler au terme de leur fantaisie, & la borner à la mesure de leur capacité. Son Createur l'a doüée de tant de merueilles cachées à nostre presumptueuse ignorance, que c'est à nous vne tres-grãde temerité de croire en auoir atteint la superficie. C'est pourtant l'erreur que nous commettons; dès l'entrée de l'apprentissage, aux premiers & simples rencontres, nous imaginons auoir penetré les entrailles & tout sçauoir. Mais bon Dieu quelle distance! Ce que nous pretendons comprendre est si petit & chetif au respect de ce qui est caché & inconneu, qu'il n'a aucune proportion, neantmoins nous nous y arrêtons, bornant là nostre Maistrise.

A la seconde obiection, que les plantes ne sont pas les seuls remedes à toutes les indispositions, que les mineraux y ont tres-grande part, & sont employez avec tres-heureux succès pour la guerison des maladies. Le reparts qu'encore que tous les ouvrages de la Nature soiēt objects de medicaments à la Medecine operatiue, qu'elle se serue de Mineraux entrailles de la terre, & des animaux: toutesfois les vegetaux tiennent le premier rang en son vsage; sa prattique a commencé par eux; & les infirmittez ont receu la premiere guerison de leurs vertus. Mesme auant qu'elle fust redigée en Art, maintes indispositiōs ont esté combattuës par leurs proprietéz; & comme ils sont les plus anciens aliments de l'homme, il y a de l'apparence que se sentant trauaillé de maladies, qu'il a plustost jetté son œil, & porté sa main sur les herbes ses familiares, cherchant en elles du secours, que sur les Mineraux que la terre luy receloit dedans son ventre, & que sur les Animaux desquels il n'auoit encore fait essay: au moins le Ciel protecteur de ses mouuemens, luy en pouuoit bien donner autant de connoissance qu'au reste des sensibiles, veu le besoin qu'il en a, luy qui participe à toutes leurs infirmittez: estant Epileptique avec l'Elan & la Pie: vertigineux, avec le Mouton & le Bouc, souffrant la Squinancie avec le Bœuf: la Fièvre & la palpitation de cœur avec le Cheual & le Lyon, estant encore plus goutteux que tous les animaux salaces, plus graueleux que les oyseaux de proye, plus ladre que le Porc, le Pigeon & le Lièvre, voire plus enragé que le Loup & le Chien. Car les brutes qui n'ont pour conuitte qu'un instinct & un iugement du sens, s'adressent sans autre instruction, aux Plantes propres

à la cure de leurs maux, & s'en seruent heureusement à leur besoin. Mesmes les hommes ont appris l'usage de quelqu'vnes d'elles. Les oyseaux de proye tirent volontiers l'Absinte, pour se refaire la mulette; Par eux ce croy-je, les Alemans se font instruiçts de sa valeur; ils en composent vn vin pour prendre à l'entrée du repas, afin d'ayder à la digestion: Les mesmes oyseaux, principalement les Esperuiers, ont donné le nom à l'herbe sur-nommée de l'Esperuier, parce qu'ils en vsent pour s'esclaircir les yeux. La Belette a fait connoistre que la Ruë est excellente contre les venins. Les Arondelles cherchent la grande Esclaire pour la veuë, on la met en usage pour mesme effet. Le Serpent se subtilie les yeux par le Fenouïl, reconnu pour oculaire. Le Cerf blessé mange le dictame, duquel on se fert pour les playes. Bref il y a tres-peu de bestes qui n'ayent recours à quelques plantes pour en tirer du soulagement, & pas vne d'elles n'vse des Mineraux: I'auouë bien que l'homme plus artiste qu'elles, s'en fert; mais pourtant l'Art n'en est ny si conneu, ny tant certain que des plantes; & puis ce sont sujets tres-esloignez de sa nature; le hazard est plus ordinaire en leurs effets, que la raison; il faut de bons & iudicieux Maistres pour les approcher, preparer, & rendre familiers à la complexion humaine: là où les Vegetaux n'ont besoin de tant d'aparat, des-ja il en tire sa principale & plus saine nourriture, & sans eux difficilement peut-il viure: mesme des plus fascheux & sauua-ges l'Art a trouué les correctifs, & non tousiours des Mineraux, tesmoins les mauuais accidens escheus à ceux qui en ont trop librement & abandonnement vsé. Je

ſçay que plusieurs propoſent d'en tirer l'oyleau d'Her-
mes: neantmoins iuſques à maintenant perſonne ne s'eſt
veritablement venté, ny par experience n'a monſtré
qu'il l'eult rencontré, non pas ſeulement la teinctu-
re du Soleil, quoy que leurs liures ſoient tous plains des
receptes de telle pratique. Et quand il faudroit des Mi-
neraux pour la Medecine: Je diſ qu'un bon Artiste peut
trouuer dedans les plantes ce qui luy fait beſoin: Elles
ſont eſcloſes de la terre, & beaucoup tiennent qu'elles
viuent en partie de la reſolution des Mineraux. Cela eſt
aſſez recepuable puis que d'elles on tire des Cauſtiques
meilleurs que ceux des Mineraux; des Eſprits acuts vul-
gairement nommez Eaux-fortes & de ſeparation; ayant
vertu de diſſoudre les plus ſolides Metaux, des ſels, des
eſſences ou huilles ſubtiles, des Baulmes, des Clifſus, des
Sangs, & autres œuures qui ne ſont pas en la commune
pratique, comprenant vne grande partie de ce que les
Mineroux nous peuuent fournir, & que je peu mon-
ſtrer, cela eſtant de mes trauaux & de mon experience.

A la troiſieſme, que quand bien les plantes ſeroient ſi
fort neceſſaires pour la Medecine: qu'elles ne ſe peuuent
cultiuer icy comme és lieux chauds, ainſi qu'à Mont-
pellier; & que les plus aſſurez & eſprouuez des vege-
taux viennent des Indes où ils croiſſent. Je reſponds que
c'eſt vne tres-grande erreur de croire que noſtre terre
ſoit deſtituee des plantes neceſſaires à la guerison de ſes
maladies; c'eſt aſſeurément nommer la Nature mara-
ſtre, & injurier le Ciel en noſtre ignorance, de vouloir
que tant d'herbes, d'arbres & d'arbriffeaux ſoient ſans
vertu: Comme ſi Dieu en leur creation y auoit oublie

la benediction, & ne leur auoit donné, ainsi qu'au reste des produicts de la terre, des vertus contre nos maux. Il ne se remarque pas que les fruiets & les semences du Leuant & du Midy nourrissent plus grassement leurs peuples, que celles du Septentrion leurs habitans. La prouidēce Diuine a voulu que chaque region eust de quoy se satisfaire: Et de mesme que les plantes qui nous fournissent nostre pain iournalier sont tresbonnes, & nous nourrissent tres-bien; semblablement celles qui seruent à la Medecine sont esgalement efficacieuses à nos langueurs. Aussi sans aller chercher soubz des paralleles esloignez les drogues, parades des boutiques vsagers en la guerissante, nous les trouuons dedans nos campagnes, au frais de nos eaux, à l'ombre de nos bois, & soubz nos pas, ayant la vertu de la Rubarbe, de l'Aloës, de la Casse, du Senné, & des plus fines espiceries, voire la douceur du Sucre. Le Frangula & la racine de la grosse Patience valent la Rhubarbe, bien practiquee, les effects en sont meilleurs: l'Absinte nous profite autant que l'Aloës, les Prunes & le Nerprun, que la Casse & les Tamarins, l'Empetrum & le Baguenaudier, que le Senné: nous auons encore le grand Titimallaurier, pour le Turbith, & tiens que c'est le vray Turbit: de plus nous auons le blanc & le noir Ellebore, le Concombresauage, la Gratiola, le Bois-gentil, le Cabaret, l'Hieble, le Sureau, les Catapuces, les Esules, & nombre d'autres plus propres à combattre les maladies, tant pour euacuer les deux biles & la pituite, que pour purifier le sang, que tout ce que l'vne & l'autre Inde nous peuuent fournir. Pour les espiceries, la graine de Seneué préuaut à corroborer l'e-

stomach, le poyure; elle resiste autant ou plus à la pourriture, elle inscise & dissipe le gros flegme, pour cela est elle propre aux graueleux; le Pouliot, l'Origan, l'Alliere, & celle qu'on nomme Moutarde, pour son goust approchât de celuy d'une composition ainsi nommée, sont tres-bonnes pour dōner la pointe aux viandes: Qui voudroit meilleure saulce que celle du gros Naueau, tant en vsage chez les Alemans? Ne cultiuons nous pas le Thim, la Marjolaine, le Mastic, le Basilic, les deux Senriettes, le Coc, la Sauge, le Rosmarin, l'Hysope, le Persil & beaucoup d'autres, dont la douce odeur & l'aggreable & piccante saueur donnent sainement le haut goust aux saulces? Le Saffran est meilleur au Gastinois qu'ailleurs; l'Ail, l'Oignon, les Eschalottes & les Ciboules que l'on transporte en si grande quantité en Leuant pour l'estime qu'ils en font plus que des espiceries, montre assez la bonté de nos plantes. N'auons nous pas aussi pour la delicatesse le Fenouil, l'Anis, la Coriande & le Myrrhis. Pour la douceur du Succre, le Reguelisse la possede: Il y a methode cōneuë pour faire de son suc des pains gros & grands comme ceux des cānes de Madere; sinon si blancs & si delicats, au moins à semblable vsage; les peuples Septentrionnaux auant la profusion du succre, s'en seruoiet en leurs delices. Nous sommes tres-assurez par la raison & par l'espreuue, que nos plantes espicées nous sont plus conuenables & propres que tout ce que les pays chauds nous fournissent, & tiens que ces denrées seruent plus au luxe des oyfifs, & au gain du marchand qu'à nostre besoin: Les Cordiaux & Alexitaires ne nous manquēt pas aussi: l'Ange-

lique.

lique, l'Imperatoire, la Scorzonaire, vont du pair avec le Contra-yeruas & le Zedoar. Les Aristoloches, la Gentiane, la Tormentille, le Scordion, la Roine des préés, le Marrube odorant, l'Aunée, l'Asclepias, l'Arcangelique & tant d'autres, sont tellement excellentes contre les maladies Endimique & Epidimiques, & contre les venins des animaux & des Mineraux que le Leuant & le Ponant auroient de la difficulté à nous en enuoyer de meilleures. Nous auons en nos plantes outre ces proprieté dependantes de toute la substance, de celles qui operent par les premieres & secondes qualitez, eschauffantes, rafraischissantes, desseichantes & humefiantes. Des emoliantes, incrassantes, rarefiantes, astringentes, attirantes, repoussantes, subtiliantes, relaschantes, condensantes, & autres semblables que nos anciens nous recommandent. Que si nous n'auons les parfums de Sabée & ceux de l'Arabie, nous auons pourtant de quoy contenter nostre fier. Les Roses, les Lis, les Aspics, les Lauandes, la Marjolaine, le Thim, le Mastic, la Mantte, la Melisse, le Tilleuil, le Muguet, le Cheure-fueil, le Iassemin, le Souchet, l'Iris, & mille autres, desquels nous pouuons faire de tres-ageables parfums : Le Baulme ne nous defaut pas aussi, nous en auons de tres-bon, le Pin, le Sapin, le Theda, l'Orme, le Geneurier le produisent: nos Mers nous jettent encore l'Ambre gris: de sorte que sans sortir de la France nous auons tout ce qui nous fait besoin. Mesme au beau milieu de son sein sont scituez les hauts monts d'Auuergne, exposez à tous les vents du monde, pour y faire naistre sur leurs belles croupes de toutes les plantes. Ainsi ce que les autres

C

contrées fournissent à leurs nourrissons pour les conseruer en la vie, & en la santé, la France & le terroir Parisien le donne aux siens à suffisance. C'est aussi en vain que de crasses esprits disent que la chaleur n'est icy puissante pour les plantes comme à Montpellier, puis que l'on leur peut repartir que ce lieu n'est pas la matrice de toutes les plantes. Car il n'y a si petit endroict, ny si chetif coing de prouince, qui n'aye quelque chose de particulier. Il faut chercher le Perfil de montage au petit Tertre nommé le Mont Valerien proche Suresne ; la petite Iacinte Autumnale au bois de Boulongne, non par tout le bois, mais à vn seul endroit, nulle part ailleurs trouuée, elles ne sont à Montpellier: voire j'ose dire que sa situation a plus de peine & moins de rencontre à esleuer les plantes Septentrionales, que nous les Meridionales, les Palmes ont germé icy, & la canne de Sucre y a pris racine, & sçay assurement que là se cultiuent avec tres-grande difficulté le Mirte Aleman, les Lonchitis & le bulbeux nombril de Venus, & autres en plus grand nombre qu'ils ne nous peuuent fournir des leurs.

Je penserois auoir assez reparti aux trois obiections ennemies pour fermer ce discours, n'estoit que j'entends encore gronder, que s'il est vray que nos plantes soient efficacieuses & peuuent remedier à toutes nos indispositions. Pourquoy faut-il que pour les maladies transplantées parmy nous, & en nostre prouince, l'on aille chercher és estrangeres d'où elles viennent les remedes à leur malice, comme au mal Indien, surnommé de Naples; le Gayac, la Squine & la Salcepareille; &

pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent elles sans remedes à la récontre des plus sçauans Herboristes?

Ie responds à la premiere de ces deux attaques: Que si l'ambition & l'auarice des hommes ne les eust portez de là les Mers, ils n'eussent rapporté ce fleau de la desbauche, ny nécessité les affligez à chercher les moyens d'en adoucir la cruauté, & d'en cōbattre le venin. Le mal est estrangier, aussi est le remede, & ne vouldrois opiniaftrément nier en telle occurrence, qu'une Prouince ne peuff secourir l'autre, voire és choses ordinaires. Neantmoins contre cette punition du peché, il se trouue en nos bois & buissons, & parmy nos guerets, des plantes qui bien & iudicieusement employées la combattent & vainquent, (Dieu pardonnant la faulte) comme le Fresne, le Bouis, le Geneurier, le Baguenaudier, le Lifet picquant, la Saounaire, la Cuscute, la Fumeterre, le Chardon benit, la Tapfia, & autres desquelles ie sçay s'estre fait de belles cures.

Quant à l'autre attaque; pourquoy tant de maladies ordinaires & communes demeurent sans remedes à la rencontre des meilleurs Herboristes. On peut ce me semble respōdre ces deux raisons: que les causes des maladies ne sont pas tousiours bien conneuës, & que ceux qui professent maintenant la culture des plantes, s'amusement seulement à les connoistre de nom & de veuë, & non de vertu pour l'vsage: ce qui est assez euident, puis que ceux qui les ont obseruées, ont tres-heureusement reüssi en leur application quand ils s'en sont seruis, comme Pena & la Riuiere. Ioint que si cette estude tombe

en la main de la vulgaire pratique, elle n'a garde de rencontrer, puis que par elle les moindres infirmités sont delaisées pour incurables. On court aux symptomes, encore qu'ils ne soient pressans; on diuertit quelques causes prochaines sans les oster; les farouches & elloignées ou antecedentes ne sont pas simplement touchées, tesmoin, que les maladies recidiuent ordinairement. Et puis pour les plus importantes, elle n'a que la saignée & la purgation en estime; desniant les vertus spécifiques aux Plantes, & les principales proprietés (que tant d'Auteurs ont reconneüs pour veritables & les principales en l'Art,) comme si l'Art consistoit en ces deux operations.

Que si l'on cherche la cause de ces deffauts l'on trouuera que de mauuaises maximes & diuerses opinions leur ont donné l'entrée, & verifié ce triuial prouerbe: autant de testes autant d'aduis. Prouerbe tres-impertinent en la Medecine, elle qui doit auoir des principes certains, & fondez de raison, dont les aduis doiuent estre semblables, ainsi que la raison en est vne. C'est neantmoins de cette part qu'elle est le plus deschirée, & d'où sont sorties tant d'heresies & de sectes qui l'ont reduitte au mauuais poinct où elle est maintenant. Car aussi bien que les autres choses que le temps façonne, remuë & change, elle a receu & reçoit ses alterations, son commencement & progrès, & encore l'estat auquel elle est à present, tesmoigne ce qui en est. Il ne faut qu'estaler au racourcy ses variables rencontres en la suite de ces années, ses differètes sectes & leurs opinions pour le voir.

Les sainctes lettres nous enseignent qu'elle a pris son

commencement du tres-haut, & que Dieu faiët naistre les medicaments de la terre: Mais quoy qu'il l'ait donnée toute parfaite, aucune chose nevenant de cette puissante main qui ne soit de telle cõdition: l'hõme chãgeant & pecheur n'a laissé de la desprauer, ainsi que tous les autres biens qui luy ont esté baillez en depost pour son vsage de cette part: & de temps à autre perdant sa premiere lumiere, l'a changée, y introduisant des sectes qui l'ont reduitte aux tenebres où elle est ores enseuelie.

Mais encore que nous sçachions tres asseurément qu'elle vient du Ciel, & que les Egyptiens & les Hebreux, ce peuple esleu affirment l'auoir eu auant les Grecs, voire auant tous les peuples de la terre, croyant l'auoir receuë de Dieu par les mains de Moyse: Nous ne pouuons pourtant nier qu'elle ne nous vienne prochainement de la Grece, n'ayant aucun memoire que les Druides premiers sages Gaulois nous l'ayët laissée. Pour cela sans nous amuser aux fables qu'elle fut inuentée par le Dieu Apollon qui l'enseigna à son fils Esculape, & celui-cy à ses deux enfans Machaon & Porlalire: il nous faut aduouër avec nos vieux peres, qu'elle n'a paru en ordre & avec forme d'Art que du temps d'Hypocrates que l'on asseure auoir esté le premier qui l'a tirée du cahos & de son rude estat, luy donnant sa premiere polifseure. Et de vray nous n'auons point de plus anciens & de plus asseurez aduis que les siens. Aussi a-t'il esté chef de la secte rationnelle, ayantourny d'armes pour combattre l'Empirique & la Methodique. Car en la changeante face de toutes les choses, la Medecine a esté diuifée entrois sectes principales qui l'ont maniée à leur gui-

se, chacune se ventant d'auoir trouué le parfait.

Les Empirics semblent auoir pris pour fondement de leur secte ce precepte du sens. Que nous n'auons aucune veritable connoissance & bon vsage des choses naturelles que par l'experience, laquelle est seule capable de nous faire monter par vn long temps de l'effect à la recherche de la cause: induits à cette pensée par la remarque qu'ils ont faite, que toutes les descouertes se sont rencontrées par hazard, ou par le tenter, ou en songe, ou par comparaison, ou par reuelation, ou par communication: & que l'experience est le principe & la meilleure conduite de tous les Arts: Que c'est par elle que l'on se doit gouverner en la Medecine, soit imitant ce qui a succedé en semblable object, soit pour l'invention, comparant la chose à faire, à la faite, & soit transportant la chose conneuë à la conjecture d'une autre. Cette secte a esté assentie par Philinus, Serapion, les deux Apollonius pere & fils, par Glaucias, Menodotus, Sextus, Heraclides Tarentin, & beaucoup d'autres, au rapport de Galien. Mesme son Maistre & concitoyen Aeschrion en estoit-il le surnommé vieillard, tres-experimenté es remedes, aussi a-t'il estimé que l'Empirie estoit le bras droict de la Medecine Rationnelle. L'on diét qu'Acron Agrigentain en fut l'inventeur. Maintenant telle secte ne se trouue separée que parmy les gens sans lettres.

Les Methodics faisoient l'Art tres-bréf comme de six mois, clair & facile, consistant seulement en deux communitez, Astriction & Fluxion, celle là vne suppression de ce qui se doit euacuer, & celle-cy vne euacua-

tion des choses qui doiuent estre retenuës, comme s'ils vouloient prendre leur fondement en la definition qu'Hypocrates donne à la Medecine, que ce n'est que subtraction & addition: à ces deux premieres communitiez absoluës, ils en adioustoient vne troisieme mixte, comme la fluxion à l'œil, avec inflammation: parce que selon eux, l'inflammation est astriction & vne qualité chaloureuse retenuë cōtraire à la fluxion, pour laquelle il faut vn differend remede. Mais lors qu'ils se rencontroient à tels maux, ils couroient au plus vrgent. Traitant d'ailleurs les malades sans considerer le temps, la region, le lieu du mal, sa cause, l'aage, les forces, la complexion & habitude du malade, & autres particularitez necessaires: ils auoient seulement esgard aux accidens desquels ils prenoient leurs indicatiōs. Et quoy que ces communitiez n'ayent pas eu trop bon fondement, elles n'ont laissé d'estre embrassees, & d'auoir rencontré qui les a soustenuës. Car des esprits faineants (ordinairement superbes) l'ont appuyée à cause de sa brefueté, tels qu'un nommé Thessalus Tralianus, du temps de Neron, Menaseus, Proclus, & Antipater. En nos âges elle ne paroist point parmy nous, & semble estre du tout esteinte, sinon que la pratique Sanguinaire a beaucoup de ressemblance à cette secte Methodique, & l'imite bien fort.

Les Dogmatiques & rationnels sont ainsi nōmez, parce que supposé leurs principes, ils procedent à la cure des maladies par ordre & raison. Ils commencent par la cōnoissance de leur sujet, le corps humain, soit en general ou par les parties: ils obseruent les symptomes, &

cherchent les causes des maladies, puis considerent l'âge, le temps, les saisons, les mœurs, les forces, le manger & le boire, l'air & le lieu, & autres accidents; desquels rapportez à leur sujet ils prennent leurs indications; fondées sur cette generale maxime, que les contraires guerissent les contraires. L'on donne, comme nous auons dit, le premier lieu de cette secte à Hypocrates, d'autant qu'auant luy la Medecine n'auoit tel ordre. Il a esté suivi de Diocles, de Praxagoras, d'Herophile, d'Erasistrate, de Mnesitheus, d'Asclepiades, & de plusieurs autres. Six cens ans apres est suruenu Galien, que l'on tient auoir parfait l'ouurage, ayant fidellement expliqué les lieux obscurs d'Hypocrates, & judicieusement suppléé aux obmissions, de sorte qu'en la secte rationnelle il a obtenu le second lieu: voire quelques vns estimans son œuure acheuée, luy donnent le premier en excellence. En suite de luy sont sortis Auicenne Arabe tres-grand Philosophe, Aretæus, Ruffus Ephesien, Oribase, Paul Aeginete, Aëtius, Alexandre Trallien, Actuarius, & Nicolas Mirepse Grecs. Puis Corneille Celce & Scribon Largus, Latins. Tous ont puissamment trauaillé à l'enrichissement de cette secte, laquelle paroissoit lors auoir supedité les deux autres, excepté que pour se rendre plus puissante au sentiment mesme de Galien, elle a rangé à ses preceptes l'Empirie ou experience, sans laquelle elle ne seroit pas tant recommandable; parce qu'elle luy fournit de remedes les plus assurez pour ses cures.

C'est le principal estat de la Medecine, iusques au debris de l'Empire Romain, & au temps de ces grandes inondations des Goths, Vuandales, Huns, & Alains, en-

viron

uirõ l'an 400. de la naissance de Iesus-Christ, qu'elle tomba en vne profonde nuit. Non seulement la Medecine fut delaissee, mais encore toutes les autres sciēces: maintes bibliotecques cōtenāt diuers volumes des professiōs furent bruslees, il resta si peu de vestiges des lettres par l'espace de plusieurs cētaines d'années, que iamais siecles ne furent plus ignorans. Ce peu qui se conserua demeura entre les mains des Moines, tant à cause qu'ils estoient les seuls lettrez, que parce qu'ils faisoient les Bibliotecques, y conseruant les liures, lesquels aussi ils coppioient, soit volontairement ou par penitence que leur donnoient leurs superieurs, l'Imprimerie n'ayant paru en l'Europe que long temps apres. De sorte que depuis ce temps iusques à celui de Charlemagne, il ne se remarque de grands hommes lettrez que des Moines: Mesme ce fut à la priere de son Maistre Alcuin Abbé de S. Martin de Tours que ce grand Roy institua l'Vniuersité de Paris. Seuls donc estimez Clercs, ils manioient les sciences; la Medecine estoit en leurs mains, on les nommoit Phisiciens, & alloit-on à eux pour prēdre aduis sur les infirmittez; estant reclus ils ne visitoient les malades; par le recit du mal, & voyant les vrines que l'on leur portoit, ils iugeoient de l'indisposition, & ordonnoient les remedes. Et parce qu'ils n'operoient de la main, ny ne preparoient les medicaments: pour l'vn ils appellerent à leur ayde les maistres des Estuues, & pour l'autre les Espiciers. Ainsi fut de ce temps la Medecine operatiue diuisee en trois, auant vn Medecin faisoit le tout si bon luy sembloit: tel a esté Galien. Estant de la maniere tombée en leur pouuoir, elle estoit prattiquée selon l'Authour

D

qu'ils auoient, ou qui leur plaisoit le plus: ils n'estoient astringez ny obligez d'aucun serment, ny ne juroient aux paroles du Maistre, Docteurs par leur propre licence, ils disoient faire à l'exemple d'Hypocrates & de Galien qui ne furent oncques Docteurs de l'Escole de Paris.

Quelque peu apres l'establissement des Vniuersitez, les sciences commencerent à sortir des cloistres, & la Medecine peu à peu retourna chez les seculiers; les Nobles y prirent part, leur fanté les y conuioit, des riches bourgeois les suiuirent: & des hommes vertueux la firent paroistre au iour. Principalement aux trois derniers de nos siecles, que Pierre Apponance, Arnauld de Villeneuve, Faloppe, Andernac, Vessale, Auger Ferrier, Fernel, Ollier, & beaucoup d'autres firent voir leurs pensees, & les firent voir telles, que si leur louable dessein eust esté secondé de leurs suiuians, sans doute la Medecine seroit montée à vn grand degré de perfection. Mais comme les sciences estoient au chemin de leur gloire, lors qu'il n'y auoit que les belles ames qui les recherchoient, pour l'amour de la vertu: Aussi se sont-elles rencôtrees dedans la fange, quand elles ont esté estalées à la veuë des courages vils & bas, & que les esprits pedans les ont gouspillees, en ayant pris l'entree par le bon marché que l'on a fait des lettres. Les Nobles fachez de les voir prophanees par des mains roturieres, en curent vn grand degoust; cela n'a pas esté plustost conneu, que des hommes de Bouë se sont enhardis d'entrer dans leur sanctuaire, de les tirer aux cheueux, & de les rendre vilainemēt mercenaires. La Medecine n'a point eschappé cette misere, elle a esté comme les autres Arts

liberaux reduitte à vn sale mestier. Des pedants dont maintenant elle est miserablement souillee, non seulement ont commis ce sacrilege, mais encore l'ont toute ruinee, de sorte qu'elle est ores en leurs mains le mestier le plus abiect de tous. Non contents d'estre coupables de ces crimes, insupportablement orgueilleux qu'ils sont d'auoir quitté le Riuet, ou le Rabot de leurs peres, & prochainement la Pedenterie leur premiere gloire qui ne les abandonne pourtât pas, remplis de sorte d'Enuie & de Mesdisance, que l'on ne scauroit remarquer en eux aucun trait d'honneur ny de preudhommie, ils ne veulent souffrir que l'on redresse cette protectrice de la santé des hommes de son penchant, ny que l'on la retire de la cheute qu'ils luy preparêt, introduisant vne nouvelle secte, côme si c'estoit à eux seuls l'heritage. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des ames vertueuses, à qui ces facheux accidents de la Medecine desplaisent, Mont-pellier en a fourny de tout temps, elles sont pourtant en petit nombre au respect de celles de la secte sanguinaire; toutesfois assez pour faire voir que Dieu n'est iusques à ce poinct irrité cõtre l'humaine condition, qu'il veuille permettre qu'un Art si digne perisse.

Or cette nouvelle secte qui manie la Medecine à la mode, à guise des habits, & qui l'a tant auilie, a pris son origine & sa naissance depuis 50. ans d'un nomme Botal, dont les sectaires ont esté nommez Botalistes. Cet homme de sang n'a pas craint de dire, qu'il a conneu & sceu certainement que la saignée est plus puissante en la Medecine, pour la cure de la pluspart des maladies, que tous les autres remedes ensemble. Et de mesme que les

D ij

Egyptiens pretendoient guerir toutes les maladies par le feu, il assure que de ce remede l'on doit guerir toutes les maladies, en tout temps, aage, & sexe. Cette opinion prouuee par diuers textes d'Hippocrates & de Galien, à qui on tord le nez, a tellement pleu aux faineants & paresseux, tant par sa facilité & brefueté, que parce que elle lesexempte du trauail de la recherche; qu'ils ont laissé, voire oublié tous les autres remedes pour s'arrester à ce destructeur de la vie; Ainsi les plantes ont esté delaisées, ainsi tout ce que l'antiquité a descouuert avec peine & labeur, & tous les fruiçts de leurs descouertes ont esté mesprisez pour espancher du sang. Erreur qu'ils ont mesme introduite en la pensee de ceux qui ne sçauent que c'est de l'Art, & la cherissent de telle sorte que si Dieu n'y met la main, il fera tres-difficile de les tirer du sang pour les remettre au bon sens. Practiquant de la maniere meritent-ils le nom de Rationels, que leur sert la connoissance de leur subiect, de sçauoir son temperament, aage, sexe, mœurs, & luy rapporter le temps, le lieu, la saison, le boire & le manger, le veiller & le dormir, les agitations de l'esprit, & autres accidents, pour descendre des causes primitiues aux antecedentes, & de celles cy aux conioinctes, s'il ne faut que la saignee pour toutes maladies, personnes, aages, sexes, & en tout tēps? N'est-ce pas estre methodique, & par deux communittez, euacuation & retablissement, qu'ils accomplissent, l'un par la saignee, & l'autre par la nourriture succulente qu'ils ordonnent à toutes heures à leurs malades, mesprisant tous les autres remedes que nous fournit l'amplitude de la Nature, comme les anciens methodics?

Cette grande playe en la Medecine la navrant presque iusques à la mort, a esté enuenimée par vn nombre innóbrable d'Alchimistes, chercheurs de pierre philosophale, vulgairement nommez souffleurs & Empirics, differants pourtāt de ces anciens Empirics qui par l'experience cherchoient les remedes en toute l'estenduë de la Nature: car ces derniers tirant leur nom du feu cōme les autres de l'obseruation, n'ont en recommandation que quatre Mineraux, soit crus ou trauaillez par le feu, dont ils veulent extraire les remedes pour toutes les infirmittez du corps humain, le Soulfre, le vif Argent, le Vitriol, & l'Antimoine, ausquels ils donnent diuers visages & vsages, delaisant les vegetaux comme foibles & debils, ainsi qu'ils disent, pour la cure des indispositions. Et quoy que ces remedes ayent beaucoup de deffaut, neantmoins quelques vns des plus hardis de la secte sanguinaire voulant faire vn peu dauantage que leurs compagnons, en empruntent la plus grande part. Car je scay qu'il y en a qui vsent (mais en cachette) du Saffran des Metaux, qui n'est autre chose que Salpestre & Antimoine bruslez ensemble dans vn creuset, dont sort vne masse tannée, qui, reduitte en poudre, est iaune: d'où elle tire son nom de Saffran. D'autres vsent de precipite rouge, c'est du vif argent dissoult en eau de separation, duquel on a retiré l'eau par distillation, & le restant pressé par le feu, iusques à ce qu'il ait acquis la couleur de soucy: d'autres vsent d'aigret de Soulfre, d'huile de Vitriol, de Sublimé dulcifié, & semblables, dont ils scauent les proprietéz & les vsages, également avec ceux desquels ils empruntent tels remedes.

Ces souffleurs prennent pour patron vn Aleman, dit Paracelse, dont aussi ils se font nommer Paracelsites, lequel premier (en ce qui nous paroist) s'est oppose à la Medecine ancienne, principalement aux aduis de Galien. Renuersant la Philosophie d'Aristote, & les preceptes des Grecs, il s'est trouué l'Autheur d'une secte dont nos plus vieux deuanciers n'ouïrent oncques parler. Presupposé ses principes, elle paroist auoir vne grande fuite de raisons, & est plus hardie que toutes celles qui l'ont deuancée. Comme la Rationnelle, elle contemple son sujet en toute son estenduë: Mais elle assure que l'homme & tous les corps mixtes naturels ne sont composez des quatre Elemens, ains seulement, de sel d'huile & de subtil, qu'elle nomme sel, soulfre & mercure, avec lesquels en la conformation des produicts se rencontrent les deux Elemens, la terre & l'eau, non comme necessaires aux composez, mais comme matrices meslangées en toutes choses: D'autant qu'elles sont les deux generaux receptacles, tant des semences que des trois principes corporels, sel, soulfre & mercure, dont toutes choses sont faites. Elle nie que les quatre premieres qualitez soient effectrices & cause des effects naturels, simplement auouë-t'elle qu'elles sont instruments des formes: soustenant que les formes seules sont actiues, parce que d'elles procedent toutes les forces & vigneurs des generations & productions, donnât aux sujets qu'elles auient les qualitez, les quantitez, les conformations, les odeurs, les faueurs & les couleurs. Elle s'efforce de prouuer que les maladies principales & celles qui sont sous leur genre, ont des semences qu'elles germēt.

felon l'ordre de leurs saisons, si elles ne sont empeschées par des causes, retardant leur action. Et comme semences qu'il aduient souuent qu'elles se transplantent d'un sujet en vn autre, ainsi la goutte est hereditaire: & la lepre cōtagieuse, ne nommant maladie les fractures & luxations. Elle se rit de cēt axiome, que les contraires sont gueris par leurs contraires, disant au rebours que les semblables guerissent les semblables, mais en differente disposition, que si la maladie est en la matiere salée qu'il luy faut vn sel pour la guerir, comme au sel resoult, le sel coagulatif, ou desseichant. Le semblable à l'huileuse & à la subtile. Elle estime que les essences des choses par la maniere qu'elle donne de les extraire, sont plus propres pour remedes contre les maladies fascheuses & rebelles où astrales, ainsi qu'elle les nomme, que les grosses substances des corps, faisans trois especes generales de maladies par leurs causes: de Minerales, de Vegetales, & d'Animalles. Elle affirme que les Mineraux contiennent les remedes des maladies Minerales, les Vegetaux des Vegetales, & les Animaux des Animaux. Neantmoins que de quelques vns des Mineraux se peut tirer la Panace, le medicament vniuersel contre toutes les infirmittez, admettant par son moyen guérison à la lepre, à l'Epilepsie, à l'Hydropisie, à la goutte & à leurs annexes. Ainsi que la Rationnelle, elle s'efforce de connoistre son sujet, par la dissection, voire le renuiant sur celle là, elle le contemple par vne double anatomie, l'vne qu'elle nomme de vie; & l'autre de mort: celle là encore double; l'vne à la facon ordinaire, qu'elle nomme des parties, l'autre des substances, diuisant les

parties en tres differentes substances, & selon l'analogie qu'elles ont à celles auxquelles elle les compare; s'efforçant par là de donner raison pourquoy le Cancer s'engendre plustost à sein & à la matrice qu'ailleurs, pourquoy le Noli-me-tangere, aux genciues & levres, qu'autre part, & pourquoy telle maladie germe & vegete plustost icy que là? En l'anatomie de mort, elle cherche les causes & les semences des maladies. Elle considere encore entre les membres principaux, des liaisons, convenances, accords, amitez & discords, comme entre la Ratte & les Reins vne grâde inimitié; entre la Ratte & la Matrice perpetuelle guerre, nommant la Ratte Saturne, & les Reins & aussi la Matrice Venus: elle donne pareilles rencontres à ces parties & semblables passions qu'aux Astres, sous lesquels elle les renga, voulant que si Saturne mal affecté influë en la Sphere de Venus, qu'il cause des incommoditez de sa nature, & ce, suiuant qu'il est puissant & elle debile, ou selon qu'elle est forte & qu'elle resiste à ses mauuaises impressions. Elle obserue au corps humain, les esprits naturels, vitaux & animaux & leurs facultez, sous vne mesme forme, à laquelle ces esprits & facultez sont instruments, donnât neantmoins à chacun sa vertu rapportée au mouuement de l'astre qui le regit. En la cure des maladies, elle a esgard, aux temps & saisons, à l'âge & sexe, aux lieux & mœurs, à l'eau & l'air, au boire & manger, à l'agitation & repos, au veiller & dormir, aux excretions & retentions, & aux agitations de l'esprit, puis à l'espece de maladie. Elle assigne de particuliers emunctoires à la sueur que les deuancieres n'ont point conneu; sçauoir à celle
qu'elle

qu'elle nomme excrementeuse le derriere des oreilles, sous les aisselles & aux aisnes, parties glanduleuses, nommant l'autre symptomatique, & soustient que les maladies sont substances; s'efforçant de le demonstrier. Elle met en la Medecine trois parties ou intentions, la curatiue, la deffensiuue, & la vie prolongatiue, lesquelles doiuent estre fondées sur ces quatre colonnes, Philosophie, Chimie, Astronomie & Vertu, ou Preud'homme, desniant absolument le nom de Medecin, à celuy qui ne les possedera, se gouuernant au reste, totallemēt avec raison & iugement, selon toutes ses maximes & autres qui restent à dire.

Cette secte ainsi estenduë a esté estimée de plusieurs grands personages. Entre les Septentrionaux & Alemans, de Gerard Dorne, de Crollius, de Schemanus, de Libauius, de Henry Nolle, de Rulandus, de Iean du Rein, & de Pierre Seuerin de Dannemarc, qui auoit commencé à luy donner vn grand ordre. Entre les François, feu le sieur de la Riuiere ne l'a desprisée, il a esté suiuy de Ioseph du Chesne, d'Haruet, de Baucinel, de Claude Dariot, de Mayerne, & de plusieurs autres encores viuans: & depuis que la Medecine a esté donnée aux hommes, il n'y a point eu de si puissante secte. Quelques vns de la Galenique l'ont voulu consilier à la leur, comme Daniel Sennerte, mais il semble que preoccupé de l'vn il n'a pas bien entendu l'autre, n'ayant fait qu'effleurer. Ceux qui la professent ont cēt aduantage (qu'encore qu'ils proposent vne nouueauté) que bien demonstree, elle ne cōtrarie point à la loy de Dieu, ny aux commandemens de nostre Mere sainte Eglise, que plustost elle y est plus cōforme que les autres sectes,

E.

ny que les opinions d'Aristote. Comme elle pretend en sa perfection estre tres rationnelle, elle deteste aussi les empiriques qui se qualifient d'elle, tels que ceux que nous auons cy-dessus nommez, qui n'ont pour remedes que les Mineraux non plus que les autres, que la saignée & le fenné, & de parfaicts de telle secte il y en a tres-petit nombre.

Voyla le commencement, progrès & estat de la Medecine iusques à nous, d'où l'on peut ores puiser les vraies causes pourquoy tât de maladies cômunes & ordinaires demeurent sans remedes avec les plantes: & ce que nous representons à ceux qui nous font l'objection.

Que si quelque critique opiniastre, dict encore pressé de despit, que ce n'est pas d'un Jardin des Plantes Medecinales, ny de la culture de ses parterres, d'où doit sortir le reestablissement de la Medecine contre tant de sectes. Le luy reparts que le Jardin Royal que je poursuis contenant les plus seurs instruments de la guerissante, sur lesquels on estudiera, fera aussi la meilleure piece de cette intétion. Peut-on ignorer que les plâtes ne soiét en la Medecine, ce que les estoifes sont aux autres arts? sans matiere non plus qu'eux, elle n'en scauroit ouurer, tous les preceptes des vieux & nouveaux Docteurs, quelques excellents & scientifiques qu'ils puissent estre, sont autant inutiles sans les Plantes, que les reigles des autres Arts sans materiaux: En vain diroit-on que les contraires guerissent les contraires, ou les semblables les semblables, si les vegetaux accommodez à ces axiomes n'en monstroient l'effect. Car que seroit ce de la Medecine sans les Plantes? que seruiroit la connoissance des maladies, de leurs causes & accidents sans remedes? les scien-

ces sont vaines qui n'ont point d'application; & les Arts tres-inutiles qui ne rendent aucun ouurage. Il faudroit estre de l'opinion de Platon pour les estimer & auoir l'esprit remply d'idées pour ne cherir que la contemplation. Tous ceux des siecles qui l'ont fuiuy, n'ont pas blasmé comme luy Archimede d'auoir mis en pratique ses belles conceptions, & qu'une main crasseuse & mercenaire ait eu l'vsage de ses rares inuentions. Les plus sains esprits de nos aages, assurent que toutes les sciences doiuent suiure la cōdition des causes dont elles prennent le nom; qu'elles doiuent tendre à quelque action vtile, autrement qu'elles sont de pures mocqueries. Si la Medecine estoit seulement contemplatiue, elle n'apporterait non plus de fruct à la Nature humaine que la recherche de la quadrature, du cercle, ou que la commune mesure du diametre, du quarré à son costé. Mais de toute autre intention que ces creuses imaginations, apres auoir curieusement discouru des maladies; elle enseigne la maniere de les guerir, & propose les remedes; voire elle les prepare, monstrant toute glorieuse par tels ouurages que ces Theoremes sont vrayes.

Pour cette cause les premiers Medecins reconnoissans que les Plantes estoient les principaux instruments de leur Art, tant pour conferuer la santé presente, la continuer, que pour r'appeller l'absente, se sont efforcez de s'instruire de leurs vertus par les premieres, secondes & troisiemes qualitez; des vnes par les sens, s'ils y peuuent quelques choses, & de la derniere par l'experience. Mais encore qu'ils se soient de long temps occupez à cette tasche, si ne l'ont-ils finie; & cela pour deux causes. La premiere, parce que les premieres & secondes qualitez

ne descouurent pas quelles sont les troisiemes qui releuent, au rapport de Galien, de la propriété de toute la substance; les sens sont moulez à telle descouuerte. La seule experience y peut satisfaire. C'est elle qui a descouuert que le Frangula & la grande Patience purgent la colere aussi bien que la Rhubarbe, que le Baguenaudier & l'Elebore noire purgent la melancholie, autant que le Senné, le Nerprun & le Turbit, le Flegme; de mesme que les Hermodates. L'autre, que l'on s'est trop amusé à ce peu qu'en ont connu les anciens, sans passer plus outre, & bastir vn nouveau Temple à Æsculape, pour recevoir les iournalles experiences d'un chacun, afin que recueillies par quelque vertueux & docte Medecin, elles fussent meurement considerées & puis enseignées pour la commune vtilité. Car la vie estant courte, l'Art long, l'experience perilleuse, & l'occasion pressante: vne seule main ne peut suffire à tel ouurage. Mais plusieurs employez à ce dessein, eussent d'une douce façon essayé ce que les deuanciers ont oublié. Que sçait-on si tant de racines, tiges, escorces, feuilles, fleurs, fructs, semences, gommés, larmes, & suc, inconneus de vertu ne contiennent point les remedes des plus fascheuses maladies. Dieu & la Nature ne font aucune chose inutilement. A l'adventure la goutte rencontreroit-elle quelque remede. L'Epilepsie seroit-elle allegée; la lepre guerrie, & l'Hydropisie desseichée. Maintes herbes portent le tiltre de la cure de tels maux dedans leurs histoires, que personne n'essaye. Est-ce pas vne grande lascheté que de tant de Plâtes dont nous auons la description, l'on ne se sert pas de la centiesme partie, encore tres-chetiuement: Mesme de celles qui croissent parmy nous &

de nos domestiques. Il n'y en a pas la vingtiesme partie en vſage, ſinon, comme nous auons dit, parmy les villageois qui en connoiſſent beaucoup, deſquelles ils ſe ſeruent avec bon ſuccés, & quelquefois à la honte du docte Medecin, qui n'aura peu guerir vne infirmité, dont ils viendront à bout.

A ces deux inconueniens deux autres ont ſuccédé : le diſcord des Autheurs traittant de ce ſujet, & la negligence des profeſſions de la Medecine. Les vns ont nommé & figuré vne plante diuerſement : les autres en diſputent les qualitez & propriétés : de ſorte que l'on a beaucoup de peine à fortir de telles difficultez. Mathiole commentateur de Dioſcoride, ne s'accorde pas avec les Moines, ny avec Fuſch, & les autres encore ne conuenient pas touſiours entr'eux, & ſouuent diſcordent de Plin & de Theophraste, & pour la diuerſité deſcriptions, il arriue de grandes erreurs en la compoſition des remedes: Car ne trouuans ce que les anciens enſeignent, l'on prend des ſubſtitués : Mais les compoſitions changées par tels ingrediens, ne reſpondent aux promeſſes de leurs Autheurs, ny à l'eſperance que l'on en attend.

Quant à la non-chalance de pluſieurs, & à l'opiniſtreté des autres, principalement des ſanguinaires, elle eſt telle que ſi bien toſt il n'y eſt pourueu, la Medecine s'en va au neant, ceux là ſe contentent de ce qu'ils ont trouué en l'Art, voire delaiſſent pluſieurs excellens remedes des vieux Docteurs, & ceux-cy veulēt guerir toutes les infirmitéz par la ſaignée, & avec le Senné, rapportant tous les preceptes de la Medecine à l'vſage de ces deux remedes, ou tout au plus ceux qu'enſeigne le do-

Ête Medecin vulgaire, abusant du nom de Charitable, sans se soucier de faire iniure à Galien, à Mesué, à Dioscoride, & à toute la troupe des plus iudicieux esprits du vieil temps; qui nous ont escript de cette matiere, & de la nature des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux, pour y puiser des remedes. Car si la saignée & le Senné peuuent remedier à toutes les maladies du corps humain, Galien & ceux qui l'ont suiuy à l'enseignement de si grand nombre de medicaments estoient d'insignes imposteurs. Il n'auroit pas esté seulement inutile à Galien de nous escrire de gros volumes des simples medicaments, & des composez selon les lieux, voire de nous porter à amplifier l'Art par nos trauaux & recherches: Mais encore plus à ceux qui les croient sans fruct, d'en faire apprentissage; mesme de le nommer Empereur de la Medecine, & l'estimer de cette part vn Charlatan: Ou s'il a obey au bon Genie de la Medecine, c'est vne temeraire malice, ou vne crasse ignorance à ceux qui se surnomment de luy, de mespriser les Plantes: c'est faire à guise des vendeurs du pied d'Elan, qui en font parade & n'en vsent pas, & comme les mauuais ouuriers qui n'ont que deux outils pour leur Art, où il en faudroit mille. La Medecine operatiue n'est pas comme les autres Arts qui terminez ont vn certain nombre d'outils: les siens sont sans nombre, suiuant les innombrables causes des maladies, & de leurs diuers accidens: Car encor que Galien ait dressé ses Theoresmes à la façon des Mathematiciens, pour en mieux & plus facilement tirer ses conclusions; que les causes internes des infirmittez soient seulement plethorie, inanition, ou cacochimie, que le sang, la pituite, & l'une & l'autre bile, en leur deffaut,

abondance ou deprauation, soient tousiours les causes antecedentes des indispositions du corps de l'homme, soit que l'on regarde les qualitez, soit que l'on ait esgard à la substance morbifique, si faut-il plus que ces deux remedes; qu'ils disent avec Hippocrates que la Medecine n'est qu'addition & subtraction, & avec les Methodics anciens qu'ils imitent du tout comme nous auons monstré, qu'il ne faut qu'astriction & relaxation, & que cét Art n'a que ces deux intétions ou communitez: ils seront dementis de luy au liure de l'Art, où il assure que les medicaments laschans & resserrans ne sont suffisans au recouurement de la santé, qu'il faut bien d'autres remedes pour rédre l'Art recommandable que la saignée & le senné: Aussi Galien, Auicenne, Aece, Oribase & les autres, tant Hebreux, Arabes, Grecs que Latins nous proposent infinis moyens pour paruenir à ces deux intentions, iusques à nous descrire des compositions appropriées aux maladies & aux parties: De là viennent ces noms, Cephalic, Pectoral, Bechique, Cardiaque, Alexitaire, Hepatique, Histerique & autres. En quoy paroist que la pratique de la Medecine, differente de tous les autres Arts, doit auoir vn tres-grand nombre d'outils, & si besoin est en inuenter tous les iours, pour les nouvelles maladies naissantes par chasque reuolution de siecle. Et tiens que c'est vne grande honte à vn Art si diuin, agissant par contingence de nôbrer tant de maladies incurables, comme ores l'on fait. Car il est à presumer que fondé sur la Nature qu'il n'est pas vain, & n'est pas à croire que cette mere de l'vniuers soit maratre iusques à ce poinct, de nous affliger, ou elle mesme estre affligée en nous, sans nous secourir ou estre secouruë par

nombre de bons & faciles medicamēts qu'elle contient: Mais que nous ignorons & que nostre nonchalāce nous cache. La science, dit Aristote, s'apprend des contraires. La Vertu est conneuë par le vice, la Prudence par la folie & la santé par la Maladie. Or la santé se doit procurer par des moyens contraires aux causes & aux accidents des indispositions, & ces moyens doiuent estre en Nature, comme il est necessaire par la raison des contraires, & d'elle en l'Art d'où il s'enfuit qu'ils sont seulement incōneus, & pourenjouyr qu'il les faut chercher, & où plus prochainemēt & plus seuremēt qu'és Plātes?

Pour fermer donc ce discours en la faueur des Plantes & pour la verité: j'offre de monstrer publiquement que quiconque pretendra exercer l'Art de la Medecine sans la connoissance & l'usage des Vegetaux (je dis de tous ceux que nos campagnes nous fournissent,) que c'est vn trompeur, qu'il se mocque des dons de Dieu, & mesprise ses diuines graces. Et que tant de pretendus doctes & scientifiques discours, & toute la pedenterie, sans l'application & les effects des Plantes, sont pures tromperies dont se seruent ceux que l'orgueil, la paresse & l'enue entraînent au mespris des autres: voulant payer le monde de cette fauce monnoye. Que leurs erreurs decouuertes & combatuës par raison & par vne tres-sensible experience, doiuent estre redressez par nostre travail: Afin que Dieu benissant le tout, esleue nostre Edifice à sa gloite & au bien de ses creatures, principalement des pauures, y trouuant les remedes à leurs infirmittez.



ORDRE DV DESSEIN
DV IARDIN ROYAL DES PLAN-
TES MEDECINALES.

POUR parfaictement accomplir le dessein de la construction du Jardin Royal. Il conuiendroit acheter cinquante arpents de terre à l'extrémité de l'un des Faux-bourgs de Paris, & en lieu propre, de bonne situation & proche de l'eau s'il est possible.

Cette situation est ainsi choisie afin que les vapeurs des cloaques, & les fumées des cheminées ne déroberent la rosée aux Plantes, leur meilleur viure.

Ce lieu doit est enclos de muraille, de neuf à dix pieds du rez de chaussée sous chaperon, avec chesnes de pierre de taille de neuf pieds en neuf pieds, qui monteront pour les cinquante arpents à deux mille toises ou environ.

Au milieu du Jardin il faut esleuer vne motte de sept à huit toises de haut, en quatre à cinq arpents d'affiette, laquelle sera coupée du costé du Midy, en forme de croissant, pour planter à l'orée de cet aspect les Plantes qui demandent le chaud, & en son sommet celles qui

cherissent le haut: du Leuant vers le Septentrion au couchant, elle se formera en douce pente, ayant à ses deux costez deux bocages d'un arpent chacun; l'un de haute fustaye, & l'autre taillis, pour les arbres & les herbes qui aiment l'ombre & le frais.

Et pource qu'il cousteroit trop à porter des terres pour esleuer vne telle motte, afin de faire d'une pierre deux coups il faudra bastir des voulttes qui seruiront de serre, pour les Plantes qui craignent le froid, lesquelles voulttes seront esleuees à vn ou deux estages, selon la hauteur requise: par dessus l'on portera des terres de diuerses conditions, selon la nature des Plantes que l'on y voudra planter.

Les Plantes qui ont le pied en pleine terre profitent mille fois mieux que celles qui sont dedans des quaiſſes: il faut faire vne charpente qui se pose & se leue toutes fois & quantes que l'on voudra, pour couvrir en Hyuer, le parterre qui sera en la demy-lune de l'ouuerture de la motte, où seront les Plantes estrangeres du Midy, les plus robustes, qui craignent le froid: car par ce moyen nous pouuons auoir des Orangers & Citronniers grâds comme nos Pommiers, & autres Plantes rares & belles.

Les Parterres contenant les Plantes rares, doiuent estre environnez de balustres faicts de fer, pour la duree & bonté afin d'empescher que les indiscrets ne les cueillent, estant du tout impossible que l'on n'ouure la porte à beaucoup de monde peu respectueux.

Le Parterre du Roy doit estre clos de mesme sorte, car estant planté d'arbrisseaux tousiours verds, & y ayât continuellemēt dedans ses quareaux des fleurs, en quelque saison que ce soit, mesme sous la neige en son temps,

ceux qui y entreroient ne se pourroient empescher d'en cueillir. Ces Parterres auront vn arpent ou cinq quartiers d'estenduë chacun.

Les autres Parterres seront fermez de hayes faites de plusieurs arbrisseaux, & de perches pour les lier ensemble, ainsi qu'en plusieurs endroits du Jardin Royal des Tuilleries.

Il faut auoir plusieurs grandes quaiſſes roullâtes pour les Plantes foibles & delicates des pays chauds qui craignent le froid des moindres rosees, pour les serrer l'Hyuer dedans les serres.

Que si l'on ne peut auoir des eaux de fontaines, il fera besoin de faire des pompes, lesquelles portant l'eau loing & haut, mesme iusques sur la motte, où sera vn grand reseruoir, afin de lascher les eaux peu à peu, pour faire cōme de petits ruisseaux qui seruiront à arrouser les Plantes, & à en planter le long de leurs bords.

De là, s'il est besoin & plus propre, l'on pourra tirer des tuyaux qui la porteront par tout le Jardin, & la feront jalir en plusieurs endroits pour l'usage & pour la decoration.

Sera tres à propos, aux lieux ombreux de nostre motte, de faire des grottes pour y planter de toutes les sortes de capillaires, & que de leur creux ruissellent des eaux pour les tenir fraischement, ainsi que fontaines naturelles, autât vtiles pour ce dessein, que plaisantes pour l'œil.

Il faudra tenir en labour de charuë trois ou quatre arpents de terre, pour y semer le Panis, le Mil, le Ris, les Nigelles & les autres grains qui ayment cette sorte de culture.

Il y conuient aussi auoir trois ou quatre arpents de

pré, environnez de diuers Saules, où toutes les eaux & esgouts tant de la motte que de tout le Jardin, se viendront rendre dedans des canaux & mares creusees à ce dessein, & pour les Plantes qui ayment le frais & les eaux.

Les Parterres du Jardin dressez, il conuient recouurer le plus de Plantes que l'on pourra, tant arbres, arbrisseaux & herbes pour les enrichir, qu'il faut chercher non seulement dedans la campagne, sur les montagnes, és marais, & autres lieux, mais encore dedans les jardins, pour les domestiques.

Pour les chercher, il conuient employer six hommes, voire dauantage, vacquans par la campagne & aux provinces estrangeres, auxquels il conuient donner gages.

Et pour cultiuer les Parterres de ce Jardin, & faire les ouurages requis à son entretien, plusieurs hommes seront necessaires, du moins six, aux saisons les plus mortes, & aux autres selon la necessité de la besongne.

A ce nombre d'hommes ordinaires & domestiques, conuiendra ioindre le seruice de plusieurs cheuaux pour les tombereaux & charrettes seruans à porter la terre & le fumier par le Jardin, & pour nombre d'autres ouurages difficiles à exprimer.

Et puis voulant tenir des eaux distillées des Plantes, des suc, des essences & des sels, selon le memoire cy-apres, & de toutes les Plantes, & de leurs parties: Il est necessaire d'auoir quelqu'un qui les cueille en temps & âge conuenable les face seicher & les ferrer pour les garder, afin d'en secourir ceux qui en auront besoin.

Ce Jardin doit estre accompagné de ses bastimens dignes de l'œuure Royale, ils ne peuuent moins auoir que

vingt quatre toises de face, comprenât deux grands pavillons où seront les logemens du Maistre & de ses domestiques, accouplez d'un grand corps d'hostel, auquel seront les sales à faire les leçons: aux costez des pavillons seront les escuries, & sur le devant pour faire le quarré, deux petits pavillons pour le logement des hommes de la campagne

A l'un des pavillons entrant dedans le Jardin, sera attaché vne grande galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut, ayant au bout vn pavillon: le bas de la galerie servira à la distillation des Plantes, & le haut pour les conserver seiches, & leurs parties; laquelle doit estre garnie d'armoires pour les mieux garder.

Le plan que je donne represente en partie ce que dessus, son estenduë quarrée est de cinquante arpens.

A & B sont les deux pavillons, au milieu desquels, & pour les accoupler, est le corps d'hostel: contenant les sales pour faire les leçons.

A A Bassecourt pour les escuries.

B B Pour ferrer les tombereaux & charettes.

CC Les petits pavillons pour le logement des estrangers.

D La galerie de cinquante toises de long, sur quatre de large, & six de haut.

E Pavillon au bout de la gallerie, pour loger les ouvriers servans aux distillations.

F Parterre du Roy.

GG GG Diuers Parterres du nom de plusieurs personnes Celebres: le premier contenant plusieurs Plantes rares, sera nommé le Parterre du Roy; & les

46 Oadre du deſſein du Jardin Royal des Pl. Med.
autres ſelon qu'il conuiendra.

N Vn Pré & Saulfaye.

O Vn Mareſt.

La Montagnette & ſon ouuerture paroiffent aſſez
ſans les marquer.

Les autres ouurages ſe peuuent aſſi facilement con-
ceuoir : le tout ſera faiçt en la meilleure diſpoſition
poſſible ; aſſeurant qu'il ſ'y rencontrera plus de gentil-
leſſes que l'on n'en ſçauroit deſcrire.

